

« Pendant le trajet, Pestalozzi tomba plusieurs fois en défaillance ; j'étais obligé de le prendre dans la voiture et de le porter dans la maison voisine ; alors je le pressais de retourner chez lui. « Non disait-il, tais-toi ! il faut » que je voie le roi, quand j'en devrais mourir. Si j'en » puis obtenir qu'un seul enfant prussien soit mieux » élevé, je serai amplement récompensé¹. »

La paix donna à l'institut d'Yverdon une nouvelle époque de grande prospérité extérieure ; élèves, jeunes maîtres et visiteurs y affluaient toujours plus nombreux et de tous les pays ; la France et l'Angleterre suivaient enfin l'exemple donné par l'Allemagne. Mais ce grand concours d'hommes de toute langue fut également funeste à la marche intérieure de l'établissement et à sa position financière.

Ramsauer va nous raconter une de ces visites si fréquentes qui passionnaient Pestalozzi, mais qui jetaient la perturbation dans les leçons :

« En 1814, arriva le vieux prince d'Esterhazy ; Pestalozzi courut dans tout le château en criant : « Ramsauer, Ramsauer ! où es-tu ? viens vite ! Prends tes » meilleurs élèves (pour la gymnastique, le dessin, le » calcul et la géométrie) ; viens vite à la Maison rouge » (l'hôtel où le prince était descendu) ! C'est un personnage très important, immensément riche ; il a des » milliers de serfs en Hongrie et en Autriche ; bien certainement il fondera des écoles et il libérera ses paysans, quand il aura bien saisi notre affaire, etc. » Je me rendis à l'hôtel avec une quinzaine d'élèves. Pestalozzi me présenta au prince en disant : « Voilà le maître » de ces écoliers, il est venu chez moi il y a quinze ans » avec d'autres enfants pauvres du canton d'Appenzell ; » il a été élevé sans contrainte et par le libre développement de ses forces individuelles ; maintenant il est » lui-même instituteur, et vous verrez que chez les pauvres il y a autant de forces, si ce n'est plus, que chez

¹ *Kurze Skizze*, p. 45.

» les riches ; mais chez les premiers, ces forces sont bien » rarement développées, et elles ne le sont pas méthodiquement. Voilà pourquoi il est si important d'améliorer les écoles populaires. Il vous expliquera tout, » mieux que je ne pourrais le faire. »

» Pestalozzi nous laissa ; et moi je me mis à interroger les élèves à expliquer, à crier, avec un zèle qui me mettait en nage, ne doutant pas que le prince ne fût pleinement persuadé. Au bout d'une heure, Pestalozzi revint ; le prince lui exprima sa satisfaction, et nous primes congé. En descendant l'escalier, Pestalozzi disait : « Il » est convaincu, entièrement convaincu, il va certainement fonder des écoles dans ses propriétés de Hon- » grie. » Au bas de la maison. Pestalozzi s'écria : « Tonnerre, tonnerre, qu'ai-je au bras ? Il me fait si mal, » regarde il est tout enflé, je ne puis le plier. » Et vraiment la large manche de sa redingote était devenue trop étroite. Je regardai alors l'énorme clef de la porte de l'hôtel, et je lui dis : « Voyez, quand nous sommes entrés, » il y a une heure, vous avez heurté votre coude à cette » clef, et vous l'avez courbée. » Pendant cette heure de joie et d'excitation le vieillard ne s'était aperçu de rien. Tel était le feu qui l'animait encore à soixante-dix ans, quand il croyait pouvoir faire du bien ; et j'en pourrais citer d'autres exemples en grand nombre¹. »

Nous voici à l'époque où il y eut à l'institut d'Yverdon à peu près autant de Français que d'Allemands ; souvent un maître était obligé de donner ses explications dans les deux langues ; souvent un élève ne pouvait pas être placé dans la classe qui lui aurait le mieux convenu, parce qu'il n'entendait pas la langue qu'on y parlait. Les élèves venus des lycées de France, habitués à une discipline presque militaire, étaient portés à abuser de la liberté qu'on leur laissait à Yverdon ; accoutumés à considérer leurs maîtres comme des ennemis naturels avec lesquels les écoliers doivent être nécessairement en guerre, ils aimaient à leur faire des

¹ *Kurze Skizze*, p. 42.

niches et à les tourmenter; privés tout à coup des excitations de l'amour-propre, ils étaient peu disposés à travailler sans l'attrait d'une récompense ou sans la crainte d'un châtement; en même temps la cuisine allemande et la simplicité un peu rustique des habitudes excitaient en eux la répugnance et le mépris. Il n'en fallait pas tant pour faire régner dans l'institut l'indiscipline et la confusion.

M. Jullien s'était chargé de procurer à l'institut quelques maîtres français; parmi ceux qu'il réussit à engager, un seul était un homme distingué et digne d'être un collaborateur de Pestalozzi; c'était Alexandre Boniface, l'auteur d'une des meilleures grammaires françaises. « Parmi les hommes de mérite, disait M. Jullien, je n'ai trouvé que Boniface qui voulût quitter Paris pour venir manger de la vache enragée à Yverdon. »

Boniface avait le naturel, la gaieté, la vivacité et les saillies d'un vrai gamin de Paris, mais en même temps il était bon et simple de cœur; il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre, pour admirer et pour aimer Pestalozzi; il devint le centre de tout ce qui parlait français, et son influence fut excellente. Les enfants l'aimaient, car il se faisait leur camarade, et ils le respectaient, bien que son extérieur fût peu imposant; petit de taille, il était excessivement myope, et portait habituellement des pantoufles rouges ou vertes, ce qui alors semblait à Yverdon une prodigieuse excentricité. Avec une bonne instruction classique et un goût très pur, il donnait d'excellentes leçons de grammaire et de littérature françaises, auxquelles ses élèves prenaient le plus grand plaisir. De retour à Paris, il y fonda une école du premier degré, d'après les principes de Pestalozzi¹.

¹ Lorsqu'en 1829 M. de Vatisménil nomma une commission composée de MM. Burnouf, l'abbé Tribaut et Guigniaut pour rechercher quelles étaient les meilleures méthodes employées dans les institutions

A cette époque, malheureusement, les instituteurs et sous-maîtres ne ressemblaient pas tous à Boniface; ils n'étaient pas tous zélés et assidus au travail, et souvent, en l'absence d'une direction supérieure énergique, chacun n'en faisait qu'à sa tête. Le dévouement des bons maîtres était impuissant pour lutter contre tous les éléments de désordre qui se développaient dans l'institut, et aucun d'eux n'était en état de suppléer à la faiblesse administrative du chef. En même temps la position financière s'aggravait; les causes de ruine que nous avons déjà signalées s'étaient encore augmentées par l'extension que la paix avait donnée à l'établissement.

En cet état de choses, on pensa à Schmid comme au seul homme capable de ressaisir le gouvernement d'une main assez forte. Niederer, son ancien antagoniste, fut le premier à conseiller à Pestalozzi de le rappeler; et même ce fut lui qui se chargea d'aller l'engager à revenir.

Schmid était alors directeur de l'école publique de Bregenz, établissement auquel ses talents et son énergie donnaient une grande prospérité. Ce fut là que Niederer alla le chercher, qu'il sollicita et qu'il obtint enfin son retour à Yverdon; il n'avait jamais méconnu la grande capacité de Schmid, et il paraît qu'alors encore il avait une confiance parfaite dans son caractère. On en peut juger par le passage suivant d'une lettre qu'il écrivait peu de jours après cette entrevue:

« Comptez entièrement sur l'amour de Pestalozzi, il n'a jamais méconnu en vous un fils. Vous avez une grande force, qui vous rend précieux; c'est ce que donne la nature. Mais vous avez mieux encore: vous êtes

particulièrement de l'académie de Paris, ces messieurs, à la suite d'un examen consciencieux, firent au ministre un rapport dans lequel la méthode employée par M. Boniface était reconnue supérieure à celles qu'ils avaient conjointement examinées. (Pompée, p. 269.)

vrai, vous voulez le bien avec une volonté ferme. C'est ce que l'homme se donne lui-même, et c'est pourquoi vous êtes respectable. »

Schmid rentra au château d'Yverdon à Pâques 1815. Pestalozzi le reçut comme un sauveur, comme un fils qui se sacrifiait pour son père, et lui voua une éternelle reconnaissance.

Dès son arrivée, Schmid entreprit tranquillement et froidement toutes les réformes nécessaires; il travaillait presque nuit et jour. Il renvoya des maîtres inutiles, il diminua le traitement des autres, il arrêta le gaspillage, il rétablit l'ordre et la régularité des leçons, ainsi que la discipline des élèves. Tous les bons collaborateurs du chef le secondèrent volontiers dans ces réformes dont ils avaient senti le besoin.

Mais Schmid voulait être le maître, c'est-à-dire, avoir seul l'autorité au nom de Pestalozzi; il sut profiter de la position qu'on lui avait faite d'homme indispensable, et il marcha à son but avec une finesse et une habileté, avec une persévérance et une froide énergie qui ne se démentirent pas un instant. Sous les apparences du respect et de l'affection, il présentait ses propositions au vieillard comme des conditions de salut sans lesquelles il ne répondait plus de rien. En même temps il savait mettre de son parti les femmes de la maison : M^{me} Pestalozzi, parce qu'elle était fatiguée de la philosophie de Niederer, en qui elle ne voyait pas un homme capable de sauvegarder la position financière de son mari; M^{me} Kuster, à qui l'on faisait remarquer après coup que M^{me} Niederer avait mal agi envers elle en lui prenant sa place de directrice des jeunes filles; enfin la fidèle ménagère Lisbeth Krusi elle-même, qui ne pensait trouver qu'en Schmid l'appui nécessaire pour maintenir dans le ménage l'ordre et l'économie. Schmid, en effet, avait encore ce mérite, qu'il se contentait de fort peu, et prêchait en

tout la simplicité. Nous verrons bientôt que M^{me} Krusi eut à se repentir de la préférence qu'elle lui avait accordée.

En cette même année 1815, Pestalozzi publia à Yverdon un volume auquel il avait déjà travaillé l'année précédente; il est intitulé : *A l'innocence, au sérieux, et aux nobles sentiments de ma patrie, un mot d'actualité.*

Si c'est particulièrement à la Suisse que l'auteur s'adresse, ce n'est pourtant pas à elle seule, mais aussi à l'Europe entière qui, affranchie par la chute de Napoléon, va entrer dans une ère nouvelle. Ce peut être une ère de rénovation virile et morale, qui consolide partout la paix intérieure et extérieure, mais ce peut être le retour de cette ère de faiblesse, de vanité et d'égoïsme, qui a déjà produit la révolution, la licence et le despotisme. Les peuples de l'Europe sont gâtés par une civilisation sensuelle qui ne stimule que leurs appétits et leur vanité, qui rend ceux qui souffrent envieux envers ceux qui jouissent, et ceux qui jouissent insensibles aux maux de ceux qui souffrent. Il leur manque la vraie civilisation morale, qui élève l'homme et le dispose à l'amour, à la commisération et au renoncement. Cette civilisation ne peut commencer que par une réforme de l'éducation publique.

Nous avons cherché à donner en quelques mots une idée du sujet traité par Pestalozzi; mais ce que nous venons d'en dire ne peut pas même faire soupçonner la richesse de pensées vraies, originales et précieuses que le lecteur trouvera dans ce nouvel ouvrage, qui est en quelque sorte une reprise de celui que l'auteur avait écrit vingt et quelques années auparavant : *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain.* Cependant le second ouvrage est mieux mûri, plus clair et plus pratique; il y

a maintenant cinquante-sept ans qu'il est publié, et il n'a rien perdu de son actualité; l'Europe aurait encore besoin de méditer ces conseils et d'en profiter.

C'est vers cette époque qu'arriva à Yverdon le vieux docteur Bell, le père des écoles anglaises d'enseignement mutuel. Il venait visiter Pestalozzi, son rival en réputation comme inventeur et propagateur d'une nouvelle méthode éducative, il venait chercher, dans son célèbre institut, quelque procédé qu'il pût appliquer à son système. Bell ne savait ni le français ni l'allemand, mais il trouva au château un interprète qu'il connaissait déjà, c'était le Saxon Ackermann, instituteur de mérite, qui avait quitté Pestalozzi en 1813, allant combattre pour la libération de l'Allemagne, et qui avant de revenir à Yverdon, pendant un séjour en Angleterre avait examiné les écoles mutuelles du docteur Bell. Celui-ci assista aux exercices des diverses classes; puis, à l'aide des maîtres et des sous-maîtres, il donna une espèce de représentation de sa méthode; enfin une conférence eut lieu, dans laquelle Pestalozzi et lui s'adressèrent leurs objections, grâce à l'intermédiaire d'Ackermann. L'Anglais avait certainement un talent qui manquait au Suisse; celui-ci, par ses travaux pédagogiques, s'était ruiné; celui-là s'était fait par les siens un revenu de 2000 livres sterling.

En quittant Yverdon, Bell se rendit à Fribourg, accompagné d'Ackermann et de Jullien, pour voir les écoles du père Girard, qui avec un vrai tact pédagogique et des vues morales élevées, sut utiliser ce qu'il y avait de bon dans la méthode de Bell et de Lancaster. En se séparant d'Ackermann, Bell lui dit: « Dans douze ans, l'enseignement mutuel sera adopté dans tout le monde, et l'on ne parlera plus de la méthode de Pestalozzi. »

Peu de jours après, un de ces curieux ignares que la mode seule poussait à visiter Pestalozzi lui fut présenté

à la promenade de *Derrière le lac*. Il aborda le vieillard en lui disant: « C'est vous monsieur, qui avez inventé l'enseignement mutuel? » — « Dieu m'en préserve, » répondit Pestalozzi. Et cependant à Stans, dix-sept ans plus tôt, il avait déjà employé l'enseignement mutuel, mais à sa manière.

Dans les premiers jours de décembre 1815, M^{me} Pestalozzi tomba malade; ses forces étaient épuisées. Sans souffrances, et avec une admirable tranquillité, la bonne et aimable vieille sentit sa vie s'éteindre peu à peu; elle avait soixante-dix-neuf ans. Le 12 au soir, elle expira assise sur son canapé, où la trouvèrent encore les amis particuliers de Pestalozzi, accourus pour pleurer avec lui.

Ses obsèques eurent lieu le 16. Dès le matin le cercueil avait été placé dans la salle du culte. Tous les habitants de la maison y étaient réunis; on chantait quelques strophes d'un cantique funèbre, quand le malheureux vieillard entra et s'approcha du cercueil. Dès que le chant eut cessé, il s'adressa à sa fidèle compagne, comme si elle pouvait encore l'entendre; il passa en revue ses quarante-cinq ans d'union, avec leur labeur, leurs épreuves, leurs désastres, insistant sur tout ce que son amie avait sacrifié et souffert, pour lui et par sa faute. Arrivé à l'époque qu'il caractérisa en disant: « Nous étions abandonnés ou bafoués de tout le monde; accablés par la misère et la maladie nous mangions avec larmes notre pain sec, il ajouta: Qu'est-ce qui, dans ces jours désolés, nous a donné la force de supporter nos maux et de reprendre quelque espérance? » Et, saisissant une Bible qui était près de là, il s'approcha du cadavre et s'écria: « Voilà la source où tu puisas, où je puisai aussi le courage, la force et la paix! »

Bientôt après le cercueil fut fermé, et emporté, suivi de tous les assistants et d'une grande partie des Yver-

donnois, à l'extrémité du jardin, où une tombe avait été creusée entre deux grands noyers, selon le désir exprimé par M^{me} Pestalozzi. Là, nouveau chant des garçons et des jeunes filles, puis prière de Niederer, qui fit aussi le sermon quand on fut rentré dans la salle du culte. La cérémonie fut terminée par le chant de la belle poésie de Klopstock : *Chant de triomphe de l'espérance chrétienne*.

La douleur de Pestalozzi était profonde ; pendant longtemps il lui arriva de sortir furtivement la nuit quand tout le monde dormait, et d'aller prier et pleurer sous les noyers sur la dalle de marbre, où l'on avait gravé le nom de sa compagne, la date de sa naissance et celle de sa mort¹. Et il n'avait que trop sujet de pleurer celle qui pendant si longtemps avait été son appui, son conseil, son bon ange ; privé d'elle, il allait être ballotté par le vent de l'adversité, comme un vaisseau sans gouvernail.

Cependant Pestalozzi avait une singulière mobilité d'impressions ; quand il était vivement saisi de sa pensée favorite du relèvement du peuple, il oubliait tout le reste. Peu de temps après la mort de sa femme, un de ses anciens élèves vint le voir tout ému. Après les premières paroles sur le douloureux sujet de cette visite, le vieillard parla de ses nouveaux plans, de ses

¹ Les restes de M^{me} Pestalozzi reposent maintenant dans le cimetière d'Yverdon, à gauche en entrant. La première inscription a été complétée comme suit :

Digne épouse de
PESTALOZZI

L'ami des pauvres

Le bienfaiteur du peuple

Le réformateur de l'éducation,

Associée sans réserve pendant quarante-six ans

à son œuvre de dévouement, elle a laissé après elle une mémoire bénie et vénérée. Ses restes mortels inhumés au pré du château, ont été religieusement transportés ici, au champ du repos, par les soins de la municipalité, le 11 août 1866.

nouvelles espérances pour le succès de sa méthode ; en proie à ses illusions et à son enthousiasme, il finit par s'écrier : « Je nage dans la joie ! »

L'année 1816 commença bien tristement pour Pestalozzi ; elle devait être désastreuse. Le vieillard se tenait plus que jamais attaché à Schmid comme à son seul moyen de salut ; il était résolu à tout sacrifier pour le conserver : il ne pouvait le conserver qu'en faisant sa volonté ; il n'en eut plus d'autre que la sienne.

Schmid, désormais sûr de son pouvoir, ne garda plus de ménagements. Il supprima les assemblées des maîtres, et donna seul des ordres, sous le nom de Pestalozzi. Il était plutôt grand que petit, d'une taille assez élancée, fort et nerveux ; son visage brun, au regard d'aigle, exprimait une sévérité impassible ; autant Pestalozzi était aimé, autant Schmid était craint ; néanmoins il avait su gagner un grand nombre des élèves. Il parcourait le château, la tête haute et la démarche altière, comme s'il avait voulu prouver à tous qu'il était le maître.

Pour montrer tout le chemin qu'il avait fait depuis son arrivée à Yverdon, nous citerons une anecdote de 1805 que nous tenons d'un témoin oculaire. Schmid avait alors une mise plus que négligée ; il portait une casquette devenue imprésentable ; pendant une leçon qu'il donnait aux enfants, M. de Muralt, entra dans la classe, et voyant sur un banc la casquette crasseuse du jeune maître, il la lança par la fenêtre dans la rivière qui coule sous les murs du château. Les élèves en rirent et Schmid ne s'en fâcha pas.

Cependant, les allures de cet esprit dominateur rendirent le séjour de l'institut insupportable aux anciens amis de Pestalozzi. Ramsauer l'abandonna dès le printemps de 1816 ; depuis longtemps il refusait les offres de places les plus brillantes, pour ne point quitter son bienfaiteur ; ce n'est qu'après avoir été complètement

écarté par Schmid qu'il se décida à accepter l'une des trois propositions qui venaient de lui être adressées.

Les collaborateurs formés par Pestalozzi étaient en général aussi désintéressés que lui, et ne connaissaient pas davantage la valeur de l'argent ; ils refusèrent souvent de fort belles positions pour conserver leurs modestes et pénibles fonctions, à moins que leur maître lui-même ne les engageât à partir pour aller porter au loin sa méthode d'éducation.

Pestalozzi avait toujours conservé l'espoir de fonder une nouvelle école de pauvres ; c'était sur Ramsauer qu'il comptait pour la diriger, et dans ce but, dès l'année 1807, il lui avait fait apprendre divers métiers manuels. N'est-il pas curieux que ce pauvre enfant abandonné, élevé pour instruire d'autres pauvres, soit devenu le précepteur des princes et des princesses d'Oldenbourg ?

Une des pertes les plus cruelles qu'eut à subir le bon Pestalozzi, fut celle de sa fidèle ménagère Lisbeth Krusi, à qui il devait tout. Schmid voulait opérer dans le ménage une réforme peut-être nécessaire, et que probablement la vieille Lisbeth n'était plus capable d'accomplir. Mais il eût fallu, à tout prix, lui faire une position heureuse dans la maison. Il paraît qu'il n'en fut rien, car elle voulut partir. Elle avait perdu son mari depuis plusieurs années et n'avait qu'un fils idiot. Cette femme héroïque qui avait sauvé Pestalozzi et sa famille à Neuhof et qui lui avait fourni le type de sa Gertrude, s'en alla finir ses jours avec son enfant dans la maison des pauvres de Gaïs, commune de son mari.

Elle fut remplacée comme ménagère par M^{lle} Ray, de Grandson ; la cuisine devint un peu plus française et plus variée. La soupe et les fruits étaient parfois remplacés par le café, le chocolat, ou une espèce de pâtisserie appelée *salée* dans le pays. En même temps

la prodigalité diminua. Mais, hélas ! les finances n'en devinrent pas plus prospères.

Vers la fin de cette année 1816, les maîtres allemands de l'institut résolurent de fêter le triomphe et l'indépendance de l'Allemagne. Le 18 octobre, après le dîner, ils se rendirent sur la hauteur appelée le *Duc de Bourgogne*, où, d'après la tradition, étaient situés la tente et le camp retranché de Charles le Téméraire pendant la bataille de Grandson, on y alluma un grand feu, on y chanta des hymnes allemands, on y but quelques verres, de vin et l'on y resta jusqu'à la nuit.

Pestalozzi était de la partie, plein d'entrain et de gaieté ; mais ce qu'il célébrait, ce n'était pas le triomphe d'une nation sur une autre, c'était l'affranchissement des peuples par la chute du despotisme de Napoléon.

Ackermann, à qui nous devons le récit détaillé de cette petite fête¹, raconte qu'alors on voyait encore sur le *Duc de Bourgogne* des restes de murs d'enceinte, que lui-même ayant grimpé au sommet de ces ruines y porta un toast « à la liberté de tout le genre humain, » et qu'une trentaine d'assistants y répondit par un triple hurra.

Bientôt ce furent les maîtres allemands qui ne purent plus supporter la domination de Schmid, lequel à leurs yeux faussait l'esprit de l'institution de Pestalozzi et compromettait sa réputation. Ils résolurent d'exposer à Pestalozzi leurs griefs et leurs inquiétudes dans une lettre collective qui fut rédigée par Blochmann et signée par seize maîtres, sous-maîtres et élèves-instituteurs.

Le vieillard fit venir un soir les signataires de la lettre ; il était au lit ; à ses côtés Schmid lut sa défense écrite ; puis comme les plaignants ne se trouvaient ni satisfaits ni rassurés, Pestalozzi leur déclara

¹ *Souvenirs de ma vie chez Pestalozzi*, par W.-H. Ackermann. Francfort, 1846.

qu'il aimait mieux les voir tous partir que de restreindre le pouvoir de Schmid, seul capable de le sauver. Il y eut alors une scène des plus pénibles; tantôt le vieillard déplorait l'état de ruine de son institut et demandait le secours de tous, tantôt il saisissait la main de Schmid en l'appelant son sauveur, son bon ange. Mais Schmid resta impassible, il ne fut pas possible de s'entendre, et au printemps suivant tous les plaignants quittèrent Yverdon.

Plus tard Blochmann a reconnu, dans un esprit vraiment chrétien, que l'amour-propre froissé n'avait pas été complètement étranger à la détermination prise par ses collègues et par lui, et qu'ils auraient dû rester et souffrir.

Des enfants du pays, de familles peu aisées, avaient été autrefois admis gratuitement chez Pestalozzi; ils y étaient devenus sous-maîtres; ils remplacèrent tant bien que mal, avec quelques nouveaux venus, les maîtres qui s'étaient éloignés, et l'enseignement y perdit beaucoup. Niederer et Krusi étaient à peu près les seuls instituteurs de mérite restés avec Schmid, et celui-ci leur rendait leur position de plus en plus pénible. Krusi, à l'âme simple et modeste, douce et aimante, gémissait en silence, et supportait tout sans se plaindre. Mais Niederer ne pouvait se soumettre à ce nouvel état de choses; il était sans cesse en lutte contre Schmid, et entre ces deux hommes l'animosité se montrait chaque jour plus violente.

En même temps la situation financière de l'institut devenait périlleuse. A la sollicitation de Jullien, des négociants expérimentés et honorables de la ville avaient consenti à venir chaque semaine examiner les livres de comptes; leur intervention officieuse n'avait pu que constater le mal, et non point le guérir. En cette année de pluies et d'inondations, la disette régnait dans le pays, les denrées alimentaires avaient

triplé ou quadruplé de prix. Pestalozzi fut obligé d'augmenter la pension payée par ses élèves, sans même réussir par là à couvrir son surcroît de dépense, et néanmoins le nombre de ses pensionnaires diminuait rapidement.

Ce fut alors que Schmid eut l'idée de publier par souscription une nouvelle édition des œuvres de Pestalozzi, afin de procurer à l'institut l'argent qui lui manquait; il n'eut pas de peine à y faire consentir le vieillard.

Ici, il importe de savoir que les vues de Schmid et celles de Pestalozzi n'étaient point exactement les mêmes quant à la destination des fonds que produirait la souscription.

Schmid voulait de l'argent pour rétablir les finances de l'institut, et pour assurer sa marche dans l'avenir, même après la mort de Pestalozzi. Celui-ci voulait surtout se trouver enfin en mesure de fonder, avec des ressources suffisantes, cette école de pauvres qui avait été le rêve de toute sa vie, et dont Schmid ne se souciait point. Cette divergence de vues sera mise au grand jour dans la suite de ce récit.

Au mois de mars 1817, Pestalozzi publia un appel pour demander des souscripteurs à ses œuvres complètes. Dans cet écrit il expose sa position d'une manière touchante: après une longue vie de travail et de sacrifices, il est exposé à voir le fruit de ses peines perdu pour l'humanité; il avait entrepris au delà de ses forces, mais à présent il veut profiter de ses expériences en réalisant le vœu de toute sa vie pour le relèvement du peuple; en même temps il parle aussi de son institut comme d'une œuvre qui ne lui appartient plus et qui doit durer dans l'intérêt de l'humanité. Ainsi, la destination du produit des souscriptions est laissée dans un vague qui permet toutes les interprétations. Mais les conditions de la vente et de

l'encaissement des valeurs sont réglées dans un esprit minutieusement mercantile ; et les amis, les écoles, les gouvernements de tous les pays sont conjurés dans les termes les plus pressants de souscrire et de chercher des souscripteurs.

Niederer et Krusi s'étaient refusé à voir dans ce factum l'œuvre du noble Pestalozzi ; ils n'en accusèrent que Schmid ; ils trouvèrent que le vieillard ne pouvait y mettre son nom sans se déshonorer. Leurs réclamations furent vaines ; l'appel fut publié. Alors ils se décidèrent à quitter leur vieux bienfaiteur, celui qu'ils appelaient leur père¹ ; ils le laissèrent seul avec le maître qu'il s'était donné. Dès ce jour, la ruine de l'institut était consommée.

¹ Krusi avait un motif impérieux pour quitter l'institut ; marié depuis quelques années, il ne pouvait entretenir sa famille avec ses modestes appointements ; il fonda un pensionnat à Yverdon, afin d'avoir un gagne-pain.

CHAPITRE XV

Agonie de l'institut d'Yverdon.

Désespoir de Pestalozzi abandonné par Niederer et Krusi ; il se retire malade sur le Jura ; pourparlers avec Fellenberg pour donner à Pestalozzi une position tranquille et indépendante ; ces négociations échouent ; succès de la souscription aux œuvres de Pestalozzi ; son discours du 12 janvier 1818 ; fondation d'une école de pauvres à Clendy ; sa réussite ; bientôt on la réunit à l'institut du château ; Gottlieb Pestalozzi, revenu à Yverdon, épouse la sœur de Schmid ; démêlés de Pestalozzi avec la municipalité d'Yverdon ; procès de Schmid et Pestalozzi contre Niederer ; le gouvernement vaudois intervient et procure un arrangement : *Vues sur l'industrie, l'éducation et la politique, dans leurs rapports avec l'état de notre pays avant et après la révolution*, par Pestalozzi ; ruine de l'institut ; Schmid renvoyé du canton par le gouvernement ; Pestalozzi part avec lui.

Nous devons nommer ainsi cette longue période de sept années, pendant laquelle l'institut Pestalozzi subsista encore au château d'Yverdon, bien qu'il ne fût plus que l'ombre de ce qu'il avait été.

Désormais Pestalozzi est entièrement soumis aux volontés de Schmid ; il ne voit en lui qu'un fils qui a tout sacrifié pour venir secourir son père, et à qui il doit une éternelle reconnaissance, qu'un sauveur qui seul était capable de le soutenir, et dont l'appui lui était chaque jour indispensable. Alors il se croit obligé de